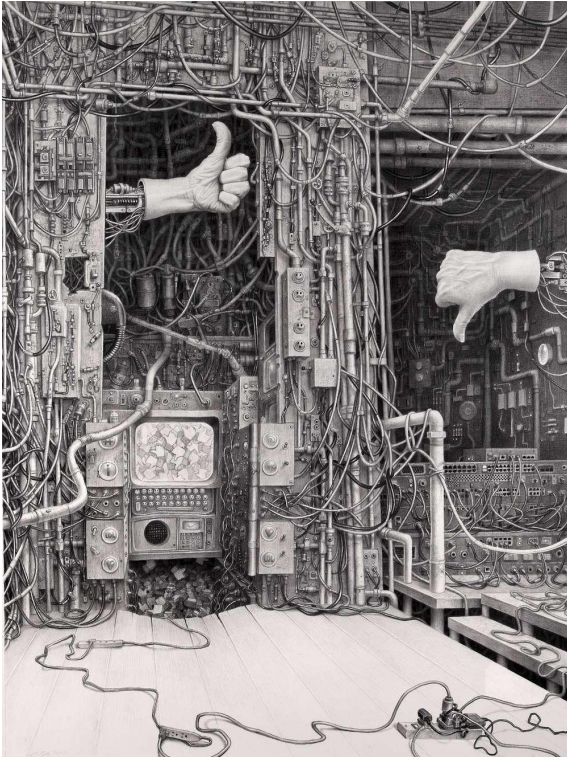


À la Halle Saint-Pierre, trois dessinateurs qui croquent notre époque



« Like, Dislike », Laurie Lipton, 2017. Fusain et crayon sur papier 128,9 x 100,3 x 3,8 cm. Courtesy de l'artiste

Kenna Love

Après avoir exploré les contrées obscures de la scène alternative, l'équipe de la revue "[Hey ! Modern Art & Pop Culture](#)" revient à la [Halle Saint-Pierre](#) pour une nouvelle exposition, cette fois entièrement consacrée au dessin.

La revue [Hey ! Modern Art & Pop Culture](#) a l'art de dénicher des talents qui sortent du lot. Cette année encore, Anne Richard, son indomptable fondatrice, a rameuté une soixantaine de dessinateurs internationaux, férus de mine de plomb, d'encre de Chine, de crayons de couleur et même de techniques improbables (ne pas manquer la collection de feuilles d'arbre finement ajourées par des poilus pendant la Première Guerre mondiale). De l'art des tranchées à celui du tatouage, en passant par quelques chefs-d'oeuvre carcéraux et gribouillages thérapeutiques, s'y fait jour une pulsion créatrice qui frise la résistance et l'irrévérence. Parmi ces géniaux louftingues, voici une sélection de trois artistes qui extravaguent sur papier en croquant le monde et ses travers.

L'immonde " Déjeuner sur l'herbe de Kraken





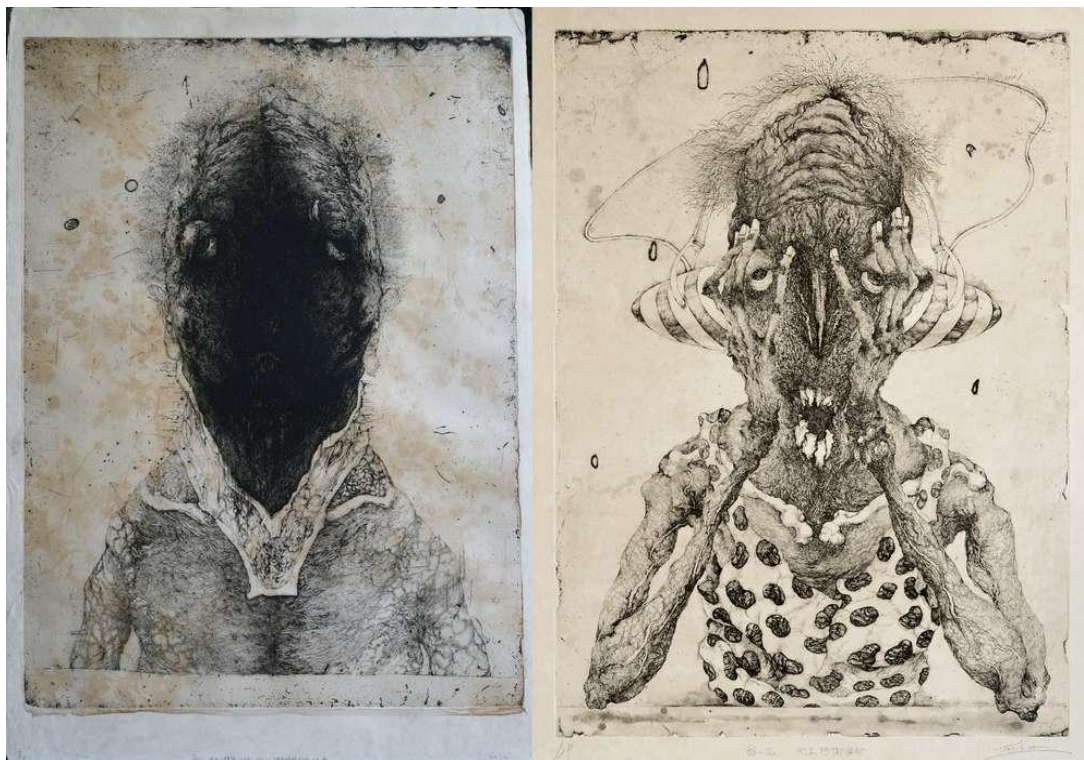
HEY! LE DESSIN
Musée de la Halle Saint Pierre (Paris, 2022)
Curator Anne Richard
Photo © Zoé Forget for HEY!

« Pardonnez-nous », Kraken, 2021. Encre sur toile, 225 x 500 cm.

Photo Zoé Forget / HEY! Courtesy de l'artiste et [HEY!](#) [modern art & pop art](#)

On le connaît pour ses pieuvres noires, tracées au pinceau sur les murs de l'Est parisien, moins pour ses dessins. Dans les faubourgs populaires où il a son repaire, Kraken aime croquer les passants, les silhouettes vraies, flasques et onctueuses, à contresens des corps lisses et parfaits qui font le lit des publicités (retouchées). Il lui arrive de filmer (de dos, par courtoisie) ces petits vieux courbés, handicapés par le poids des années, ces claudicants ventripotents que l'on regarde du coin de l'oeil avec moquerie. Pour « Hey ! Le dessin », l'artiste a conçu une installation sur mesure, ode à l'extra-normalité. Une sorte de *Déjeuner sur l'herbe*, peuplé de papis gras du bide, barbotant dans les immondices de la surconsommation. Des corps gâteaux et gâtés, nus ou en bikini, qui exhibent fièrement une sexualité sans date de péremption. L'artiste a poussé le vice jusqu'à recouvrir de bandes de plâtre des sacs poubelles, cuvettes de toilettes, pneus et conserves, faisant de détritux des oeuvres sculpturales d'un blanc immaculé. Ah ben c'est du propre ! comme dirait mémé.

Les portraits démentiels de Toshihiko Ikeda

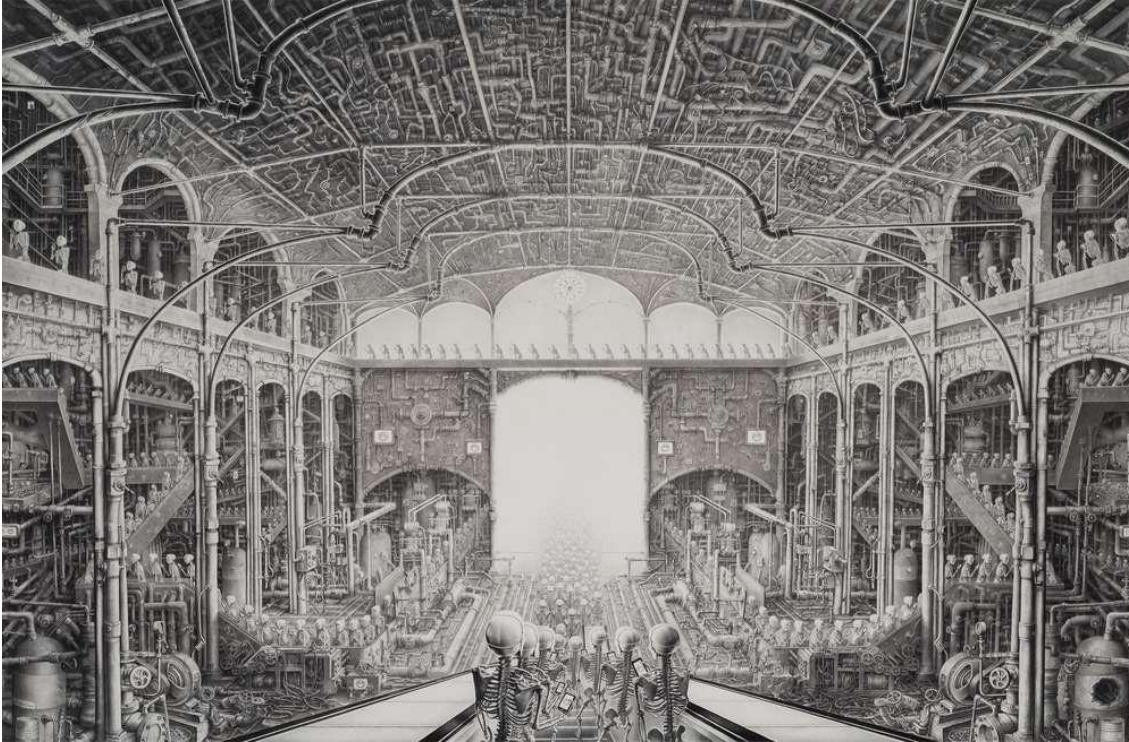


Deux oeuvres de Toshihiko Ikeda. À gauche : « Vieux homme-Q État 4 », 2004. Gravure sur cuivre sur Ganpishi (Chine-collé). À droite: « Vieux homme-Q Posture de parfaite défense », 2005. Gravure sur cuivre sur Ganpishi, aquatinte.

Photo Bruno Delzou Courtesy de l'artiste et Galerie du Mouton Noir, Poitiers (France)

Un monstre édenté, la bouche béante. Il n'a plus un poil sur le caillou et disparaît, se délite peu à peu, jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'une tambouille obscure, un immense trou noir. Dans ses portraits aussi fascinants que terrifiants, le Japonais Toshihiko Ikeda, la quarantaine, virtuose de la gravure, met en lumière un pan sombre de l'existence. Ce moment où le corps demeure mais l'esprit décampe. Une déconfiture qu'il a vécue de près, à l'adolescence, lorsque sa famille a dû prendre soin de sa grand-mère devenue sénile. C'est à cette époque qu'il a commencé à dessiner des personnes âgées sous les traits de démons, imaginant « *le vieillissement et la démence comme une forme de résistance face à la peur de la mort* ». Tels des êtres immortels, coincés entre les deux rives du Styx. L'artiste défend également une vision poétique de sa technique. Car pour réaliser une gravure à l'eau-forte, il faut appliquer de l'acide qui vient ronger la plaque de métal. Une morsure, comme celle du temps à l'oeuvre.

Laurie Lipton et ses turbines à likes



« Happy », Laurie Lipton, 2015. Fusain et crayon sur papier, 201,3 x 292,1 x 3,8 cm. Courtesy de l'artiste.

LARRY A UNDERHILL

À 69 ans, l'Américaine Laurie Lipton est indiscutablement la coqueluche de l'exposition. Elle a opéré un virage à 180 degrés depuis quelques années, laissant de côté son penchant pour la peinture flamande du XVI^e siècle tout en développant un style photoréaliste et dystopique. Résultat : des œuvres devenues virales sur Internet qui lui ont assuré une renommée internationale. Pourtant, c'est tout ce que la dessinatrice dénonce avec ses grands formats, aussi complexes que le schéma électrique d'une centrale nucléaire. D'un coup de crayon sûr et aiguisé (elle ne pose jamais le doigt sur le papier, dessine des milliers de fines lignes hachurées), l'artiste métaphorise nos sociétés ultra connectées et déshumanisantes. Laurie Lipton campe les réseaux sociaux comme des usines aliénantes, criblées de câbles et de connecteurs, reliés à des écrans et des tours de contrôle, qui produisent des zombies à la chaîne. Assez littéral, mais grisant.

À voir

« Hey ! Le dessin », jusqu'au 31 décembre à la [Halle Saint-Pierre](#), 2, rue Ronsard, Paris 18^e.